

SCHOLASTIQUE MUKASONGA



L'Iguifou
Nouvelles rwandaises

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

INYENZI OU LES CAFARDS, collection Continents noirs, 2006

LA FEMME AUX PIEDS NUS, collection Continents noirs, 2008

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

SCHOLASTIQUE MUKASONGA

L'Iguifou

Nouvelles rwandaises

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

© *Éditions Gallimard, 2010.*

L'Iguifou

Puisque, comme moi, parce que tu étais tutsi, tu as été déplacée à Nyamata, tu as connu toi aussi cet ennemi implacable qui gîtait au plus profond de nous-mêmes, ce maître impitoyable auquel nous devons payer un tribut que, dans notre pauvreté, nous étions incapables d'acquitter, ce bourreau inlassable qui tenaillait sans répit nos ventres et brouillait notre vue, tu l'as reconnu, c'est l'Iguifou, la Faim, que nous avons reçu à notre naissance comme un mauvais ange gardien... L'Iguifou, il te réveillait bien avant que le jacassement strident des oiseaux annonce les premières blancheurs de l'aube, il allongeait démesurément les heures torrides de midi, il était à ton côté sur la natte pour harceler ton sommeil. Il était le cruel magicien qui faisait lever ces mirages trompeurs qui te faisaient voir une énorme potée de haricots fumants ou une boule de manioc toute blanche, te faisaient sentir la bonne odeur de la sauce qui arrose un immense plat de bananes, te faisaient entendre le crépitement des épis de maïs qui grillent sur le charbon de bois, et quand tu croyais saisir ces bonnes nourritures tant désirées, elles s'évanouissaient comme le voile de brouillard sur le marais et tu entendais alors l'Iguifou qui ricanait au creux de ton ventre. Nos parents, ou plutôt nos grands-parents, avaient su dompter l'Iguifou, non pas à cause de leur gourmandise, il n'y a pas de plus grand défaut pour un Rwandais que la gourmandise, nos parents méprisaient la faim car ils avaient du lait à donner à l'Iguifou, et l'Iguifou en faisait ses

délices et il se tenait tranquille, comblé par toutes les vaches du Rwanda. Mais on avait tué nos vaches et on nous avait jetés dans cette terre stérile du Bugesera, le royaume de l'Iguifou, et moi, l'Iguifou, il m'a conduite jusqu'aux portes de la Mort. Je ne lui en veux pas. Je regrette même que les portes de la Mort ne se soient pas ouvertes, qu'on soit venu me retirer du seuil de la Mort, elles sont si belles, les portes de la Mort! Il y a tant de lumières!

Je devais avoir cinq ou six ans. C'était à Mayange, dans la misérable case où on avait jeté les déplacés. Papa en avait bâti les murs de torchis puis avait défriché et dessouché un arpent de brousse. Maman guettait la première pluie pour semer. En attendant une lointaine récolte, mes parents se louaient pour cultiver les maigres champs des rares habitants de la région, les Bagesera. Ma mère partait avant l'aube, portant mon petit frère dernier-né dans son dos. Il avait de la chance, mon petit frère, maman le nourrissait au sein. Je me suis toujours demandé comment un corps si maigre pouvait donner ce lait maternel qui nourrissait mon petit frère à satiété. Papa, lui, quand il ne travaillait pas dans le champ d'autrui, allait quelquefois au centre communal de Nyamata. Il espérait obtenir un peu de riz à la mission, ce qui n'arrivait pas souvent, ou gagner quelques pièces pour acheter du sel en rédigeant la lettre ou le formulaire administratif d'un gendarme ou d'un notable illettré. Ma sœur et moi, nous attendions avec impatience leur retour en espérant qu'ils rapporteraient quelques patates douces ou une poignée de riz ou de haricots pour notre unique repas du soir.

Ce matin-là, le tapage des oiseaux dans les épineux ne m'avait pas réveillée, je n'avais pas non plus entendu vibrer

la tôle qui servait de porte et annonçait le départ des parents en quête de notre nourriture. Peut-être, ce matin-là, l'Iguifou s'était-il assoupi, mais dès que je quittai ma natte, je sentis bien qu'il était toujours là, je l'entendis geindre au plus profond de mon ventre qu'il rongerait comme les taupes qui creusent dans la terre le labyrinthe interminable de leurs galeries.

Je savais où aller pour essayer d'apaiser l'Iguifou. Tu sais bien que les Rwandais croient que cela porte malheur de sortir de la maison, le matin, sans avoir avalé quelque chose. C'est ce qu'on appelle gusamura. Aussi, au pied du grand lit des parents, il y avait toujours une marmite de terre où maman laissait un reste de patates douces qui nous attendait au fond du pot. Afin que nos bras trop courts puissent l'atteindre, elle la posait de biais sur le col d'une cruche cassée qui lui servait de socle. Comme chaque matin, j'ai plongé ma main pour atteindre les deux petits morceaux de patates. Ils étaient collés à la croûte de jus brûlé qui tapissait le fond de la marmite et quand j'ai essayé de les saisir, ils se sont effrités entre mes doigts. À peine si j'ai pu en récupérer quelques miettes que j'ai données à ma petite sœur qui m'avait rejointe près de la marmite. Pour moi, je n'avais plus d'autre ressource que de m'acharner à racler la croûte formée par le jus de cuisson et de lécher mes doigts brunis par cet enduit amer. J'ai même pensé un instant casser le pot pour pouvoir gratter plus facilement la couche convoitée. Mais je savais combien de journées de travail cette marmite avait coûtées à ma mère pour l'acquérir auprès des potiers batwa. Je repoussai cette mauvaise pensée qui ne pouvait provenir que de l'Iguifou.

Balayer la maison, balayer la cour, c'est le premier travail que doivent faire toutes les petites filles au Rwanda. Et ce travail, tu l'as fait comme moi sans rechigner. Et sans doute, tu as pris plaisir à soulever, dans la cour, de petits tourbillons de poussière qui montraient à ta mère et aux voisines en visite ton ardeur au travail. Mais ce matin-là, cette tâche quotidienne était bien au-dessus de mes forces. Le faisceau d'herbes fines qui servait à balayer l'intérieur de la maison me paraissait plus lourd que le gros pilon avec lequel maman écrasait le manioc dans le mortier. Et la paroi opposée de la case pourtant si exiguë, il me semblait que jamais je ne pourrais l'atteindre. Il est vrai que je m'étais attardée longtemps autour du foyer car j'espérais y recueillir quelques grains de sorgho ou de riz tombés de la louche de bois avec laquelle maman emplissait nos assiettes. Ma petite sœur qui me suivait à quatre pattes fouillait avec beaucoup d'attention les tas de balayures que je rassemblais avant de les mettre dans le panier à ordures. La récolte ne fut pas abondante.

Pour la cour, il y avait un autre balai fait de branchages. Je le traînais dans la poussière sans pouvoir le soulever. Le soleil montait dans le ciel, il devenait de plus en plus brûlant. Je savais que c'était mon ennemi. Il tenait éveillé l'Iguifou qui ne cessait de geindre et de déchirer mon ventre de toutes ses griffes. Quand je suis parvenue au bout de la cour, j'ai vu en me retournant ma sœur allongée auprès de son petit panier. Je n'avais pas la force de la porter, je l'ai soulevée et, nous tenant l'une à l'autre, nous avons regagné la case et nous nous sommes allongées sur le grand lit des parents.

J'ai dû m'assoupir un long moment car, lorsque je me suis réveillée, le soleil était au plus haut dans le ciel. Ma petite

sœur dormait toujours. Elle gémissait faiblement. En tâtant sa poitrine, il m'a semblé que son cœur battait trop vite, qu'il faisait des bonds! Je devais absolument lui trouver quelque chose à manger. La bananeraie que papa venait de planter était trop jeune pour donner des bananes, mais quelques bananiers prématurés portaient déjà de petits régimes et j'espérais trouver, à l'intérieur de la fleur, ce sirop onctueux et sucré, l'ubununuzwa, qui tient lieu de miel. Hélas, quand j'écartai les pétales, le cœur de la fleur était vide et les abeilles qui bourdonnaient tout autour, déçues sans doute elles aussi de n'avoir rien trouvé à butiner, m'assaillirent avec fureur. Je savais qu'il y avait aussi, en bordure du champ défriché, à l'orée de la brousse épineuse, un arbuste qui portait sur ses branches des baies d'un beau rouge vif. Il y avait longtemps que nous avions envie d'y goûter mais maman nous le défendait fermement: « Ces fruits, je ne les connais pas, il n'y en avait pas chez nous. C'est sûrement du poison. N'y touchez pas. » L'Iguifou bien sûr me poussait à braver l'interdit maternel et je me persuadai que ces fruits défendus pourraient à eux seuls sauver ma petite sœur d'une mort que je croyais certaine. Je suis donc allée jusqu'au bout du champ en cueillir une poignée. J'ai réveillé ma petite sœur et nous avons partagé et mangé ma cueillette. Les baies étaient sucrées et, si elles n'étaient pas très nourrissantes, elles n'étaient pas porteuses de poison.

L'après-midi était interminable. Je sortais de temps à autre de ma torpeur pour aller examiner le ciel. Le soleil ne se pressait pas de descendre vers l'horizon et l'ombre du grand ficus s'allongeait trop lentement. Parfois pourtant le ciel s'obscurcissait et il était parcouru d'étincelles plus brillantes que les étoiles. Ce n'était pas la nuit, c'était ma vue

qui se brouillait. Parfois je croyais voir une ombre sortir du rideau touffu des épineux. C'était peut-être maman. Elle revenait son balluchon rempli de patates douces et de bananes. Je criais : « Maman, maman ! » Mais l'ombre s'évanouissait, un craquement de branches signalait peut-être la fuite d'une gazelle.

Le soleil disparaissait derrière les épineux quand j'aperçus enfin la silhouette de maman. Il me semblait qu'elle marchait plus lentement qu'à son habitude tant, dans mon ventre, l'Iguifou s'agitait d'impatience. Sortant de sa somnolence, ma petite sœur s'élança vers celle en qui nous mettions toutes nos espérances en criant : « Maman ! Maman ! »

Lorsque maman passa enfin devant moi, je remarquai que le morceau de pagne noué au manche de la houe dans lequel elle enveloppait le salaire de la journée (quelques patates douces, des bananes, une poignée de haricots) pendait vide et flasque comme le drapeau national devant le bureau de la commune. Ma mère s'aperçut bien vite que mon regard fixait avec inquiétude le bout de tissu que ne gonflait aucune promesse de nourriture. « On ne m'a rien donné aujourd'hui, tu vois, mais demain, on me l'a promis, on me donnera des bananes... tout un régime. » Il y avait quand même quelque chose dans les replis du balluchon : des petits tubercules difformes, tout poilus, rougis de terre. « Ce sont des inanka, dit maman, j'ai vu les Bagesera qui en mangeaient, ils grattaient la terre pour en trouver : à force de gratter, ils n'ont plus d'ongles et le bout de leurs doigts est dur comme de la corne. J'ai gratté comme eux. On doit pouvoir en manger aussi. » Maman lava soigneusement les inanka (je crois que c'étaient des sortes de radis sauvages, c'est ce qu'on m'a dit après) et elle répétait : « Surtout vous

ne direz à personne que vous avez mangé des inanka. Ce n'est pas une nourriture pour les Tutsi. Au "Rwanda", jamais on n'aurait mangé des inanka. Ne le dites surtout pas aux voisins. Sans doute ils en mangent eux aussi mais, vous voyez, ils ne le disent pas. » Maman, pour donner l'exemple, croqua un de ces inanka. Elle ferma les yeux. J'essayai d'en manger moi aussi. Ils étaient durs, âcres, piquants. Ma petite sœur les recracha en pleurant. Je crois que, moi non plus, je n'ai pas pu retenir mes larmes.

« Allez dormir, dit maman, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, si papa rapporte quelque chose, je vous réveillerai. »

J'ai dû m'endormir un petit moment, mais l'Iguifou m'a vite réveillée. Il avait fait dans mon ventre un trou vertigineux. C'était comme la grande faille de Rwabayanga, à la frontière du Burundi, où, disait-on, on jetait les carcasses d'éléphants et les cadavres de Tutsi. J'étais comme aspirée par ce grand vide à l'intérieur de mon corps et les murs de la case tournoyaient comme les feuilles dans la tornade. J'essayai de me lever et d'atteindre l'autre pièce où j'entendais, mais comme si elles venaient de très loin, d'au-delà de l'horizon, d'un autre monde, les voix de papa et de maman. Je n'ai pas pu aller bien loin. Je ne sais même pas si j'ai réussi à nouer le petit bout de tissu qui nous tenait lieu de jupe pour ne pas me présenter toute nue devant papa et maman. Je suis tombée. Il me semble que je suis tombée très lentement, très doucement, sans me faire aucun mal. Et c'est alors que les lumières se sont allumées. C'était comme si elles m'appelaient tout au bout d'un long couloir sombre, mais non, ce n'était pas un couloir, c'était comme un tourbillon qui m'entraînait vers ces lumières qui devenaient de plus en plus brillantes et de plus en plus nombreuses et qui

jaillissaient en gerbes d'étoiles comme ces feux d'artifice que j'ai vus plus tard pour la fête nationale, mais c'était bien plus beau encore et cela n'éblouissait pas, non, non, ces lumières ne brûlaient pas, elles étaient fraîches, apaisantes, et j'allais vers ces lumières, rien ne pouvait m'empêcher d'aller vers elles, j'étais si légère, une onde de bonheur me portait vers la lumière, le tourbillon était interminable mais, au bout, la lumière m'attendait, j'étais sûre qu'elle n'attendait que moi, qu'elle n'était là que pour moi, j'étais si heureuse, et les couleurs ! ah, tant de couleurs, il faudrait les couleurs de toutes les fleurs de la terre et des mots que je ne connais pas pour les décrire. Je me voyais m'en aller au milieu de la spirale éclatante et quelque chose se détachait de moi, comme une ombre immense qui se libérait de mon corps, un double de plus en plus lumineux qui avait la force d'avancer vers cette autre lumière de s'élançer vers...

J'ai crié...

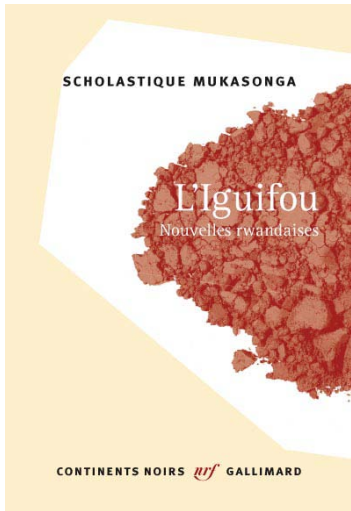
Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu tout contre mon visage celui de maman. Elle me serrait dans ses bras et murmurait comme en chantonnant : « Colomba, Colomba, reviens vers nous, reviens vers nous. » Je murmurai : « Maman, maman, c'était si beau ! »

« Ne dis rien, ne dis rien », répétait maman. Elle glissa entre mes lèvres un morceau de feuille de bananier qu'elle avait plié en deux et ma bouche s'emplit d'une délicieuse bouillie chaude et sucrée qui, en quelques gorgées, parut combler le vide creusé dans mon ventre par l'iguifou. Elle me raconta bien plus tard comment papa et elle avaient entendu mon cri et m'avaient trouvée étendue sur le sol,

évanouie. Ils m'avaient transportée sur leur lit. Maman, malgré la honte qu'il y a à le faire, était allée réveiller les voisins, tout le village, en pleine nuit. On était parvenu à remplir une petite corbeille de grains de sorgho que maman avait réduits en farine pour en faire cette bouillie nourrissante et légère qui me rappela à la vie...

Parfois, je repense à cette lumière mais je ne l'ai jamais revue. À peine si m'envahit alors la mémoire confuse d'une paix bienheureuse. Peut-être m'appelait-elle, mais je ne sais vers qui, vers quoi, elle m'appelait. N'était-elle que le masque fallacieux du néant? Mais pourquoi la mort serait-elle si belle? Et je pense à ceux qui sont tombés sous les machettes : y avait-il pour eux une lumière au bout de leurs souffrances? Alors le souvenir de la lumière se fait brûlure vive.

La gloire de la vache



L' Iguifou

Scholastique Mukasonga

Cette édition électronique du livre *L'IGUIFOU* de
SCHOLASTIQUE MUKASONGA a été réalisée le 12/01/2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070127917)

Code Sodis : N32489 - ISBN : 9782072314148